

« Y a-t-il dans la langue suffisamment de terre pour y trouver notre toit ? »

M. Darwich

Les mémoires et la mer

J'ai retrouvé récemment, dans les archives familiales que mon père, atteint d'Alzheimer, a classées selon d'hermétiques principes, un carton d'invitation dont je reproduis ici le texte :

« Monsieur et Madame X vous prient d'honorer de votre présence la Soirée qu'ils donneront le Samedi 4 Juillet 1970, à partir de 21 heures.

Villa Kermoor,

9, Chemin Cheikh-Brahimi

(ex-Beaurepaire)

Alger ».

Kermoor à Cheikh Brahimi, c'était soudain les embruns armoricains qui ourlaient la darse d'Alger et qui bleuissaient le vert-brun des pins maritimes. Le chemin Cheikh Brahimi au creux duquel se lovait Kermoor embrasa aussitôt ma mémoire et ma rêverie.

Cinquante ans tout juste me séparaient de cette soirée : j'imaginai sans peine la vie mondaine de mes grands-parents que j'avais toujours connus habitant la villa. Mes étés d'enfance avaient trouvé refuge dans les grands salons de réception du rez-de-jardin qu'un mobilier berbère en ébène, imposant et lourd, plongeait dans une profonde ombre. Des photos qui tapissaient les tables de nuit des chambres du rez-de-chaussée rappelaient qu'ils avaient été le théâtre des heureux mariages de mes tantes ainsi que des fiançailles de mes parents. Le tout Alger des années 70 était alors figé, souriant, en tenue de soirée, une cigarette ou un verre à la main. Les silhouettes féminines étaient d'une élégance surannée, à l'image de ma grand-mère. Elle portait le caftan de brocart, brodé de fils d'or et recevait ses invités avec un sourire entendu, drapée dans cette tunique safran. Ces salons bruissaient d'un doux brouhaha dont n'émergeaient que des bribes d'arabe mêlé à des éclats de voix. Ils déroulaient, tels des élèves assidus, le vocabulaire du style néo-mauresque et alignaient, espiègles, des arcs qui jouaient à saute-mouton : toute une imagerie fantasmée des palais des Mille et une nuit. Deux fenêtres surmontées d'arcs outrepassés entouraient une grande porte centrale à l'arc brisé à la clé et aux retombées moulurées. Cette grandiloquence touchante annonçait avec émotion la vue généreuse qui s'offrait, impudique, quelques mètres plus loin. La rade d'Alger s'étalait avec nonchalance dans la chaleur de mes souvenirs enfantins. Et l'exercice de style ne s'arrêtait pas là : des céramiques rappelaient les grandes demeures mauresques du 18^{ème} siècle qui avaient miraculeusement survécu sur les hauteurs de Mustapha aux occupations de l'armée juste après 1830. Les British hiverneurs, comme on les avait surnommés à l'époque, avaient ensuite jeté leur dévolu sur ce quartier recherché, situé sur les hauteurs d'Alger, caché dans de luxurieux vergers et jardins. Ils avaient alors acquis les demeures mauresques des siècles passés et les avaient réaménagées à leur convenance : les célèbres encorbellements qui servaient à soutenir, à l'aide d'élégants troncs de thuya, les *kbous*, source de lumière latérale dans la demeure mauresque, s'étaient transformés, par la grâce d'une réappropriation somme toute logique, en de véritables *bow-windows* qui permettaient à ces aristocrates épris de douceur méditerranéenne de n'être toutefois pas trop dépaysés dans une maison ottomane. De la même façon, ils avaient su repérer les *woust eddar* (centre de la maison), ou encore les patios, les plus attrayants, aux magnifiques sols damés gratifiés d'une petite fontaine malicieuse autour de laquelle venaient se lover de profonds poufs et coussins brodés. D'élégants carrés de céramiques bicolores, vert bouteille et blancs, coupés en leur diagonale, bordaient les terrasses et toits de ces demeures ainsi que celle de Kermoor. Ils répondaient au doux nom « d'aile d'hirondelles » et rappelaient la puissance de l'abstraction propre aux arts décoratifs mauresques. Ces céramiques formaient des frises géométriques où l'œil venait à se perdre dans des dispositions aussi savantes que simples. Surmontant la porte centrale, un arc en fer à cheval était dominé par ce petit auvent si caractéristique des maisons de la Casbah, formant un terrasson en cèdre revêtu de tuiles vertes. Pour filer la métaphore, de grandes céramiques, d'origine tunisienne, dévoilaient de traditionnelles compositions florales entremêlant les bleus, les jaunes et les verts, et

encadraient la porte qui donnait sur le jardin.

La villa Kermoor copiait avec beaucoup d'application les éléments qu'on avait jugés mauresques au tournant du 20ème siècle tout en les trahissant profondément par leurs dispositions et leur reprise-même. Au plan centré sur le patio central, sorte de puits de lumière qui diffusait le jour dans les différentes pièces réparties autour des galeries de la villa mauresque, on avait préféré une demeure bourgeoise de deux niveaux, cernés de toute part de luminosité : l'un qui donnait sur le grand jardin et ses cèdres et l'autre qui se jetait dans la baie d'Alger. La villa s'abandonnait à son environnement et ne pouvait que signifier l'envers de la maison traditionnelle qui ne se livrait que par le toit de ses terrasses où voguaient, libres et rieurs, de grands draps pareils aux voiles lointaines qui avaient fait la richesse des corsaires barbaresques.

Kermoor, dont la dernière syllabe charriait une mélancolie finistérienne, faisait soudain souffler sur la baie d'Alger un souffle atlantique.

Non, jamais je n'avais entendu la villa être ainsi nommée dans mon enfance car je me serais souvenu à coup sûr de cette alliance et de cette douce sonorité celte attachée à la villa des étés de mon enfance. Les voilà tout à coup teintées d'une palette s'étirant du bleu de Prusse au gris perle, ces saisons de mes éblouissements enfantins, et dans le fond, je n'eusse pas été étonnée de cette subtile connivence entre la villa et la mort, entre le jardin andalou et la lande bretonne.

Peut-être avaient-ils déjà abandonné ce nom étrange, qui associait une villa néo-mauresque à un toponyme breton, « la maison de la mer », la villa de la mort. Et pourtant, il m'était très familier de considérer Alger comme la surimpression de deux toponymies qui jouaient à chat l'une l'autre, selon les époques que des mots, sorte de baguettes magiques des contes de fée, ressuscitaient, au cours des conversations. « Ex »: Mon père, mon grand-père et leurs cercles d'amis accolaient souvent ce son intrigant à des noms de rues, places, boulevard qui dessinaient une carte déchirante de la guerre : Boulevard ex-Laferrière, l'ex-square Bresson, rue ex-Michelet. Leurs silhouettes se détachaient, conversant dans de grands gestes habités, sur une toile de cinéma muet : la baie d'Alger, irréaliste dans son immobilité de fin d'après-midi. C'était l'heure du thé sur la grande terrasse nord de la villa. Posée sur des céramiques *terracotta*, la petite *meïda* accueillait les beignets du soir et les verres de thé brûlant. Les indignations étaient maintes fois rejouées et les anecdotes se répétaient dans le soir qui se mourait. Comme un lointain écho aux maisons mauresques de la vieille ville, les merlons de la terrasse bordaient une sorte de petit jardinet dans lequel végétaient, poussifs, des plants de griffes de sorcière et de géraniums. Avant d'accueillir les hôtes, on avait pris soin d'arroser le sol et le rouge des céramiques n'en était que plus vif. Ces êtres, témoins d'une histoire si proche qui nous échappait déjà, plongeaient leur regard indigné et offusqué dans les frondaisons parsemées des cèdres de la clinique voisine. Ils relataient encore et toujours les « événements » qui avaient accouché d'un monde nouveau aux forceps, rougi au sang des martyrs de la révolution et des purges fratricides dont ils ne se relevaient pas.

En contre-bas, le port étalait ses bras squelettiques à la surface de l'eau et les paquebots, immobiles, rejouaient leur numéro final : l'arrivée majestueuse face à la ville blanche. Le célèbre triangle qui s'étirait avec suavité le long de la colline jusqu'à la mer et qui avait été tant de fois relevé sur les cartes européennes, s'était peu à peu avachi vers l'est, puis avait grotesquement bouffi au sud et à l'ouest. Plus rien ne laissait deviner la délicate géométrie qui avait présidé à la destinée de la ville avant 1830. La vieille Casbah, croulante, toisait avec mépris et douleur ces nouvelles excroissances et étouffait sous la poussière qui s'élevait des chantiers d'avidés promoteurs.

Un peu plus haut, vers l'est, El-Aurassi se dressait, penaud, dans ses habits trop grands de révolutionnaire. Quelques années avant cette soirée, Luigi Moretti avait repris le projet sacrilège de l'Égyptien Mustapha Moussa venu régler ses comptes avec plus de cent trente ans d'architecture coloniale. L'Italien avait posé ce rectangle immaculé sur sa base, la colline des Tagarins, et l'hôtel tournait résolument le dos au spectre du Fort l'Empereur où avait été signée l'infamante reddition de 1830. Comme une balafre infligée à la ville européenne, El Aurassi barrait bêtement de sa longueur la baie et il résonnait, tel un coup de gong. Son onde ricochait solennellement sur les façades et réveillaient les autres utopies qu'Alger, source intarissable de désirs architecturaux, avait suscitées.

À l'est, l'idéal était à la ville verticale : les bâtiments de l'Aéro-Habitat tranchaient l'air salin de la baie. Du haut de leur vingtaine d'étages, les barres marron fourmillaient d'une vie étonnante que les élèves de Le Corbusier avaient tenté vainement de planifier. Un immense éclat de rire s'en échappait ! Et ce rêve se pétrifiait face à la darse-Méduse en de pharaoniques chantiers, chimères de béton-armé que l'entreprise Perret-Frères-Algérie se chargea de couler. Le Palais du Gouvernement, grandiloquent dans sa raideur d'automate, semblait faire fi de la topographie du terrain, tout en sinuosités, seules capables de monter à l'assaut d'une telle pente. Ce théâtre trop grand au bord duquel résonnaient déjà les célèbres mots du Général avait été conçu comme l'écrin de son geste devenu légendaire.

Et pendant ce temps, Alger convulsait : un peuple entier, se pressait, impatient aux portes de l'indépendance. Étranges temporalités : vite, il fallait à tout prix loger ces hordes de loqueteux en haillons qui peuplaient les bidonvilles d'Alger la Blanche. Habitants troglodytes, chassés de leur terre, déplacés, renommés et entassés dans les faubourgs d'une ville-monstre qui tuait son âme dès qu'elle n'était plus européenne. Où abriter cet espoir entêté de liberté et cette soif de nouveau monde ? La réponse butait encore au bord des lèvres des partisans les plus libéraux : Fernand Pouillon imagina alors ses cités qui se dressèrent, tels d'antiques Spartes nés des dents du dragon : cité de la Promesse Tenue, du Bonheur et des Deux Cents Colonnes. Rêves éveillés de pierres blondes suspendues dans l'air, agora qui évide les carrières et prend à partie l'injustice et la misère : la place des Deux Cents Colonnes, fichée dans le quartier du Climat de France, écrasait de son étrange beauté le ciel d'Alger et s'encastrait avec grâce dans les hauteurs environnantes. Quelques habitants, femmes se pressant, homme fumant en se protégeant du soleil, traversaient la place pour animer un tableau que De Chirico avait déjà imaginé. Immoler le monumental à une humanité en déshérence, esseulée ; la conduire, tel Moïse fendait la mer Rouge, à cet habitat digne de son combat, au moment même où éclataient les « événements » - ratissage, torture, viol, électricité, déplacement, camp, insulte, corvée de bois, lancer de corps par hélicoptère - : quel désir prométhéen !

« C'était à la cité ex-Barnave, te souviens-tu mon fils de cet appartement que nous occupions, nous, les seuls Indigènes dans l'immeuble, dans cet appartement, que nous fûmes plastiqués, que ta sœur fut blessée ? ».

La villa résonnaient alors de la voix de mon grand-père et des éclats de sang et de bombes dont la capitale avait été le théâtre une vingtaine d'années plus tôt. Je prêtais l'oreille, songeuse, en imaginant cet Alger d'alors, et de nombreux spectres sanglants s'élevaient de ma rêverie.

Mais c'est en écoutant mon père, yeux plissés par la lumière crue de l'été, que je voyais se lever la chimère d'El Djazaïr, quelques instants avant le débarquement de Sidi-Ferruch, en 1830. La ville ne connaissait pas cette excroissance européenne à l'est et « les îles », comme on l'appelait, étaient ceintes d'une forteresse épique qui défiait les flots. La grande mosquée de la Pêcherie n'était pas encore flanquée d'une galerie de piliers pillés à sa comparse, la mosquée Essaïda, détruite pour les besoins de l'édification d'une place d'arme, la fameuse place du Gouvernement. Le ciel rebondissait avec mollesse sur leurs dômes opalins pour souligner leur silhouette replète. Tout le bas de la Casbah bruissait de l'activité de mille artisans, avant d'être fauché. Les balcons à merlon qui ceinturaient avec légèreté les minarets et les terrasses des maisons de la haute ville surgissaient, mutins, au détour d'une trouée qui se ruait dans la mer.

Très vite, si vite, Alger fut prise de tremblements : les contre-forts s'écroulèrent dans les flots, majestueux dromadaire qui ploie sous son propre poids, et tout le port d'Alger fut redessiné. Des arcades sans fin égayèrent alors le bord de mer et toisèrent, goguenardes, la vieille ville. Aux ruelles étroites et ombragées de la Casbah, les nouveaux bâtisseurs avaient préféré les leçons haussmaniennes : de vastes boulevards, espacés, lumineux, à même de discipliner, surveiller et embellir une ville naissante.

La voix chaude et doucement ironique de mon père retraçait le chemin tortueux de l'histoire de cette ville. Il s'arrêtait et chuchotait les vers d'Apollinaire : « mon beau navire, ô ma mémoire, avons-

nous assez navigué dans une onde mauvaise à boire ? »

Villa Kermoor. Je n'ai toujours pas le souvenir que nous l'appelions de ce beau nom. Dans mon enfance, nous la surnommions avec solennité la villa « néo-mauresque ». Cette sonorité sibylline ouvrait un abîme de rêveries dans mon jeune esprit : ce mot, porté en triomphe sur un char conduit par un vieux dey, lointain frère assagi du Sardanapale de Delacroix, avait comme escorte le mot « barbaresque » que j'imaginai portant la moustache à la turque et le mot « arabesque » dont j'étais très fière d'avoir découvert l'autre sens dans le dictionnaire et que je préférais de loin à l'adjectif « arabe », que je trouvais plat. Plus tard, lors de mes études, je rencontrai l'expression de Nerval pour désigner un mode de vie dispendieux - il parlait d'une existence « pachalesque » - et je dirais que les jours que nous vécûmes au sein de la villa le furent. Tout comme semblaient l'être ceux d'un certain Jules Meyer, médecin militaire dont l'album de photographies personnelles est déposé aux Archives nationales d'Outre Mer. Découvrant le carton d'invitation de mes grands-parents, j'eus l'heur de rechercher « Kermoor Alger » sur internet et, surgissant du labyrinthe des mémoires numérisées, des photographies noir et blanc de la villa sobrement légendées « Kermoor 1922-1933 », saturèrent l'écran de mon ordinateur.

Remonta alors du plus profond de ma mélancolie cette impression.

Longtemps, je m'étais astreinte, sorte de gymnastique psychique, à retracer dans le silence de mes nuits d'exil, le trajet qui me menait de mon école primaire à la villa de mes grands-parents, en traversant le bois de Boulogne, appelé aujourd'hui bois de l'Atlas. Après avoir longé le mur du jardin de la villa qui bordait le chemin Cheikh Brahimi, je poussais un portail en fer, gravissais quelques marches et frappais à un heurtoir en forme de main. La porte s'ouvrait par la magie des souvenirs, et la fraîcheur de l'entrée pavée de magnifiques céramiques tunisiennes appelées « persillées », car inondées de ce même vert, m'accueillait. L'entrée était marquée par un porte-manteau vestiaire sévère de style berbère accolé aux murs de la salle à manger. Ses fenêtres donnaient sur la fameuse terrasse nord de la villa. Une petite cuisine la jouxtait. Je posais alors mon cartable au pied du porte-manteau, et me lançais vers la droite, dans le petit salon. Je dépassais l'escalier en colimaçon qui menait au rez-de-jardin après avoir traversé un couloir qui desservait les deux chambres du haut. Au fond, les céramiques changeaient de motifs et de couleurs : le jaune et le bleu s'imposaient dans des motifs de roses des vents. La porte-fenêtre du petit salon sur lequel le couloir aboutissait oubliait avec cocasserie l'art oriental dans une sorte d'arc brisé en forme de flamme et m'attirait. Cette porte-fenêtre menait à un bel escalier autour duquel s'enroulaient les tiges fragiles et embaumées du jasmin. Au bas de cet escalier, se trouvait le vaste jardin et ses cèdres et, au fond, la silhouette empesée de mon grand-père, occupé à brûler les herbes mortes du jardin, se détachait sur une tapisserie de feuillages odorants.

Pour arriver dans les salons du rez-de-jardin, je devais alors ouvrir la grande double porte sombre marquée de gros clous de bronze (et lorsque je découvris les archives de Jules Meyer, je compris que ce fut pendant longtemps l'entrée principale) du bas. Une première salle où trônait un vieux piano désaccordé donnait sur une cuisine, sa buanderie et une petite chambre abandonnée. En revenant dans la partie centrale, je parvenais dans un grand espace de réception, celui-là même qui fut le théâtre des soirées mondaines de mes grands-parents.

J'arrivais enfin au terme de mon parcours mental. Les mains tremblantes, je me tournais vers les grandes fenêtres surmontées d'arc en fer à cheval. Avec douceur, je repoussais les épais rideaux de velours qui feutraient ces salons et mon regard se fichait, médusé, dans les miroitements de la baie d'Alger.